

J. Grondin, *Introduction à la métaphysique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, collection Paramètres, 2004, 380 p.

Dominic Desroches

Volume 16, numéro 2, printemps 2006

Héritage et réception de la pensée existentialiste

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801326ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801326ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desroches, D. (2006). Compte rendu de [J. Grondin, *Introduction à la métaphysique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, collection Paramètres, 2004, 380 p.] *Horizons philosophiques*, 16(2), 153–158.
<https://doi.org/10.7202/801326ar>

NOTE DE LECTURE

J. GRONDIN, *Introduction à la métaphysique*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, collection Paramètres, 2004, 380 pages.

La métaphysique est sans conteste le fond à partir duquel la philosophie occidentale pense le monde. Sans elle, les grandes questions n'auraient sans doute pas d'histoire, ni de contenu. Or, toute la pensée contemporaine — qui prétend s'être libérée de l'histoire de la métaphysique — continue de carburger aux questions formulées en grec par Platon, en latin par Descartes, et en allemand par Kant et Heidegger, pour ne nommer que ces auteurs. La déconstruction de la métaphysique est une entreprise «métaphysique». J. Grondin se propose de nous présenter les grandes stations de l'histoire de la métaphysique. Grondin publie ici ses notes de cours, remises à jour, sur la métaphysique et l'ontologie. Voilà pourquoi son livre, sorte de témoignage de son enseignement, est dédié à tous ses étudiants. Avant de se pencher sur le contenu, rappelons le travail de Grondin en philosophie.

Professeur de philosophie continentale à l'Université de Montréal depuis plusieurs années, Grondin a pris l'habitude de nous livrer des travaux pédagogiques sur les idéalistes allemands et les derniers développements de l'herméneutique. On rappellera ici quelques grands titres : *Le tournant dans la pensée de Heidegger* (PUF, 1987), *Kant et le problème de la philosophie : l'a priori* (Vrin, 1989), *L'universalité de l'herméneutique* (PUF, 1993), *Introduction à Hans-Georg Gadamer* (Cerf, 1999), *Le tournant herméneutique de la phénoménologie* (PUF, 2003). On lui doit aussi une riche bibliographie de Gadamer, *Hans-Georg Gadamer. Eine Bibliographie* (Paul Siebeck, 2003) et quelques traductions des livres de Gadamer.

Si Grondin s'est spécialisé en philosophie allemande, il n'a cependant pas négligé l'histoire de la philosophie, qui est l'histoire de la métaphysique elle-même. Lecteur de Gadamer, il sait que les réponses sont des réponses à des questions humaines, que ces questions sont portées et entretenues par une tradition, que les œuvres connaissent toujours une réception singulière, que l'histoire agit sur notre compréhension des textes et du monde, et que le langage, qu'on le veuille ou non, demeure le médium de toute interprétation. Or le souci herméneutique de l'auteur ne se démentira jamais dans ce livre : selon sa veine interprétative, tous les grands textes doivent se comprendre à la lumière de notre appartenance à une tradition, une tradition européenne aux accents souvent allemands. Cela dit, comment l'auteur procède-t-il pour présenter l'épopée métaphysique?

Le but premier de Grondin est d'illustrer la continuité de la tradition métaphysique occidentale. Mais parce qu'il serait trop long de voir en détails l'apport de chaque auteur à cette tradition, nous nous bornerons à rappeler les grands moments de cette histoire, tout en mettant l'accent sur ce que l'auteur considère le plus important pour la compréhension de son lecteur.

Définition générale et étude de la métaphysique en Grèce antique

Après avoir emprunté ses cinq exergues à Aristote, Descartes, Kant, Hegel et Heidegger respectivement, l'auteur propose une définition de la métaphysique : «La métaphysique désignera donc pour nous le courant de fond de la pensée philosophique occidentale, s'étendant des Grecs jusqu'à nous, qui s'est interrogé *sur ce qui est*, donc sur l'être et ses raisons» (18). Cette métaphysique, dont le nom a été donné par Andronicos de Rhodes lorsqu'il ordonnait les écrits d'Aristote, trouve sa base théorique dans le poème de Parménide, le premier texte à se pencher sur le problème de la philosophie, celui de l'être. Rappelant qu'on lit inévitablement les Anciens à la lumière de la terminologie des Modernes, Grondin propose une lecture du poème qui souligne combien la conception poétique de l'être de Parménide demeure celle de la déesse et non d'un être humain (35).

L'objet de ce poème trouve chez Platon un développement précis. La théorie des Idées exposée ici s'inspire de Natorp : Platon attirerait notre attention, avec la notion d'*eidos*, sur ce qui est unitaire et régulier dans le sensible. Ce terme désignera aussi l'espèce. S'intéressant à l'hypothèse (ce qui est présupposé au début de la démonstration), la philosophie selon Platon doit dépasser les mathématiques et remonter à l'anhypothétique (75). Après avoir explicité les trois sens de la dialectique platonicienne, qui est l'art du dialogue, l'auteur achève sa lecture de Platon sur l'analyse de l'idée du bien, celle-ci étant «suréminente» ou considérée comme principe de l'être (75-78).

Aristote n'a assurément pas inventé la métaphysique puisque le terme ne serait apparu qu'au XII^e siècle. S'il n'est jamais question de *metaphysikè* dans son œuvre, Aristote s'intéresse à une philosophie première — en quatre sens différents — dont la mission est de découvrir les premiers principes. Grondin explique la théorie des causes, explicite le contexte dans lequel la théologie a servi d'explication ontologique chez Aristote et comment la philosophie première enseignée par Platon s'est présentée, sous la plume du Stagirite, comme une «*ousiologie*» (105).

L'irruption néo-platonicienne

Le survol de la métaphysique s'attarde ensuite sur l'irruption néo-platonicienne en présentant les pensées de Plotin et d'Augustin. L'auteur remarque que tout ce que nous savons de la vie de Plotin nous vient de son disciple Porphyre — le principal intéressé n'a rien publié — et que Plotin, dont l'œuvre fournirait des matériaux utiles pour chercher le sens de la vie (122), a vu en Platon le père de la métaphysique de l'Un, une science pour laquelle la procession et le retour vers l'Un «scandent» le drame de l'univers (117). Quant à Augustin, il a procédé à une christianisation de la métaphysique; celle-ci, fruit d'une conversion à la première personne, repose chez lui sur l'idée voulant que le grand Platon ait tout dit, sauf un mot sur la doctrine de l'incarnation du verbe, une idée chrétienne. Cette manière augustinienne de reprendre la question de l'être marquera toutes les époques ultérieures.

La métaphysique théologique à l'époque médiévale

Si aucun auteur n'a présenté sa pensée sous le titre de métaphysique au Moyen Âge, est-ce à dire que la métaphysique a connu un déclin? Non, devons-nous répondre, elle était sous l'emprise de la théologie. La pensée médiévale, fait voir Grondin, a perçu la métaphysique comme une science héritée des Grecs par le truchement d'auteurs arabes. En effet, si le premier Moyen Âge ignorait les travaux d'Aristote, c'est en raison du fait que ces traductions se sont réalisées plus tard via l'École de Tolède, en Espagne. C'est dans ce cadre interprétatif qu'il faut comprendre la preuve ontologique d'Anselme que l'on a dans le *Proslogion*, mais aussi les travaux d'Avicenne et d'Averroès, lesquels prépareront la réception d'Aristote chez Thomas d'Aquin. S'il faut aborder Avicenne et sa métaphysique du Shifâ, l'ouvrage «le plus colossal de toute la philosophie» dit Grondin, on ne peut oublier l'œuvre d'Averroès puisque celle-ci s'est construite comme une critique d'Avicenne. Mais sans compléter l'étude des textes du *commentator*, on rejoindra Thomas d'Aquin qui est persuadé que les principes ne viennent pas des sciences, mais du Créateur. On insistera sur la réorganisation du savoir par Thomas ainsi que la présentation des cinq voies conduisant à Dieu (159). Tout en présentant la querelle sur les transcendantaux qui a occupé tout le Moyen âge tardif, débat opposant les nominalistes (Occam et Buridan) aux essentialistes (Scot) qui occupera toute la scolastique, on notera que l'originalité de Duns Scot, *Doctor Subtilis*, réside dans son interprétation des *communissima* et sa distinction entre la *metaphysica generalis* et la *metaphysica specialis* (169). Enfin c'est aussi durant la rigoureuse période scolastique, que tous les modernes veulent combattre, qu'est né

le mot *ontologia* (ontologie), précisément en 1613, sous la plume de Goclenius, chez qui il fonctionne comme un synonyme de l'utile expression *philosophia transcendentalis*. Mais que deviendra donc cette science ontologique dans la modernité? Pour le savoir, jetons un coup d'œil du côté de René Descartes.

Modernité, rationalisme et métaphysique de la simplicité

La modernité métaphysique est à comprendre comme une mutation du statut des transcendants en une réflexion transcendantale sur la fondation du discours. Dans les *Méditations métaphysiques*, Descartes, qui s'intéresse à l'ordre du savoir, critique la scolastique par la primauté d'un *subjectum*, l'ego. Distinguant la métaphysique du cogito de la métaphysique des causes, Grondin reprendra les trois premières méditations afin de montrer que son auteur pense l'être à partir du sujet, mais en regard de l'existence de Dieu. La réception de Descartes se trouve d'abord chez Spinoza et Leibniz, deux rationalistes. L'apport de Spinoza serait surtout éthique : dans l'*Ethica*, l'être (du Créateur) se démontre «géométriquement». Tandis que Spinoza s'est décrit comme un libre penseur, un *outsider*, comme le polisseur de lentilles convaincu que «la pensée la plus essentielle et la plus libératrice de l'être humain est celle de Dieu» (195), Leibniz, lui, voudra dépasser l'a priori de la géométrie par une métaphysique des formes substantielles. En rédigeant un *Discours de métaphysique* et en proposant une monadologie, il aurait tenté de concilier la solidité des Anciens avec l'esprit analytique moderne.

Kant, l'idéalisme allemand et la doctrine des systèmes

Sans grande surprise, Grondin réserve son meilleur chapitre à Kant, le rénovateur de la métaphysique. Avec Kant, la métaphysique est relancée et devient critique. L'originalité de Kant dans sa *Critique* est de convoquer la raison à son propre tribunal et de chercher à connaître la légitimité de notre savoir. Or Kant découvre qu'il n'y a de connaissances a priori que des objets en général, jamais de l'être : nous ne connaissons que les phénomènes, pas les choses en soi. Grondin aura le mérite d'approfondir la pensée kantienne en étudiant la critique de la métaphysique, la métaphysique de la liberté et la métaphysique du souverain bien, tout en ne manquant pas de s'interroger sur l'avenir de la métaphysique après Kant (233), avenir qui n'aura plus rien à voir avec l'idée bien kantienne de limitation de notre connaissance.

Cet avenir pour Grondin se trouve du côté de l'idéalisme allemand : la philosophie du Moi chez Fichte, la métaphysique de la nature chez Schelling et la métaphysique de l'esprit chez Hegel. Or Grondin prend un

instant pour souligner le rôle décisif qu'ont pu jouer la philosophie première de Reinhold et la critique de Jacobi dans ce développement idéaliste. Si Fichte écrit une *Doctrine de la science*, Schelling un *Système de l'idéalisme transcendantal* et Hegel une *Phénoménologie de l'esprit*, aucun des trois n'a voulu, observe Grondin, présenter sa pensée sous le titre de métaphysique. Paradoxalement pourtant, ces trois idéalistes, refusant d'écouter Kant, se sont lancés dans des entreprises métaphysiques colossales. Enfin, selon Grondin, qui prend ici un énorme détour, la métaphysique post-hégélienne sera «un stade primitif de l'humanité ou une simple affaire d'artistes» : Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche, jusqu'à Wittgenstein (290). Cette simplification n'est assurément pas la meilleure idée de Grondin puisque la métaphysique reformulée par ces «artistes» s'inscrit dans les limites définies par Kant en 1781.

Heidegger, la reprise de l'interrogation de l'être et le langage

L'avant-dernier chapitre est consacré à Heidegger. Le génie de ce dernier consiste à avoir vu que la question de l'être est recouverte depuis les Grecs. D'où le paradoxe relevé par Grondin : «on ne peut penser l'être qu'à la faveur d'une déconstruction de la métaphysique» (300). Ainsi, l'auteur, surtout au moyen de *Sein und Zeit*, explique la distinction ontologique en soutenant que la compréhension de l'être a traditionnellement négligé le temps, puis jette un regard pénétrant sur la constitution «onto-théo-logique» de la métaphysique telle qu'esquissée par Heidegger.

La dernière section du livre porte sur le destin de la métaphysique après la déconstruction de Heidegger. On y explique l'apport multiple des héritiers du maître : de Gilson à Sartre en passant par Gadamer, Derrida et Lévinas. Ces derniers ont surtout étudié l'être ou ce qui en reste en analysant le rôle déterminant que joue le langage dans la pensée. Que ce soit à l'école de l'herméneutique, de la déconstruction ou de la pensée de *l'Autrement qu'être*, on approche l'être en questionnant le langage, devenu dialogue, différence, trace, l'Altérité, etc. Face à nos positivistes et scientifiques de tout acabit, Grondin rappelle enfin et non sans raison qu'«une métaphysique ne peut guère être remplacée par une autre métaphysique, une meilleure métaphysique ou une pensée qui soit mieux à la hauteur de l'exigence métaphysique elle-même» (363).

Tel un enquêteur chargé d'élucider un meurtre dont l'histoire a été oubliée depuis trop longtemps, Grondin présente les grandes étapes du destin de la métaphysique d'un regard vif et pénétrant. Ne refusant aucune piste, ni

aucune preuve, il cherche et réussit à nous faire participer à la grande épopée de la philosophie. Or l'une des qualités de son ouvrage, et il y en a beaucoup d'autres, est d'avoir contextualisé et présenté, toujours en dialogue, les grands auteurs de la tradition métaphysique, des Grecs aux contemporains en passant par les médiévaux et les modernes. Cependant, si on regrettera l'absence d'auteur original comme Hamann (1730-1788), un contemporain de Kant qui, par sa pensée sur le langage, a anticipé sur la déconstruction contemporaine de la métaphysique, et le trop peu d'espace accordé, on l'a déjà dit, aux penseurs de l'existence (ils s'y connaissent en métaphysique puisque leurs textes portaient principalement sur l'être vécu), au débat lancé par les positivistes (Carnap et le Cercle de Vienne) et les constructivistes au milieu du siècle, à l'école de phénoménologie française et aux théories des chercheurs en épistémologie, on sera heureux de lire un ouvrage aussi clair que pédagogique sur une thématique aussi imposante. Certes, il n'est pas très grave de relever quelques auteurs ou courants négligés (il fallait bien, dans pareille entreprise, retenir les plus représentatifs) quand on mesure la somme pour le moins impressionnante du travail qui a été accompli ici par Grondin. Avec cette *Introduction*, les élèves du premier cycle bénéficieront d'un livre riche, largement documenté, agrémenté de tableaux explicatifs utiles pour se familiariser avec l'histoire de la pensée occidentale.

Dominic Desroches
Département de philosophie
Collège Rosemont